

Michelle Grangaud  
**Tristan Stein**

La vie, je l'ai souvent dit, est une drôle d'histoire. Quand j'ai commencé à écrire, toute ramassée pour noter mes souvenirs, je (pronom qui me paraît, maintenant, un puits sans fond) me suis rendu compte (ou peut-être conte) que tout ce qui m'était arrivé, constituait non pas tant une chaîne causale qu'un réseau d'événements, au demeurant assez ordinaires, mais qui figuraient chacun une sorte de croisement.

Ranger cet embrouillamini sur une seule ligne n'était pas évident. J'ai tenté d'établir un classement entre ce qui s'est produit au vu et au su de mon entourage, et le reste, ce que j'ai gardé secret. Par exemple, je n'ai jamais lu *Sur la route*, de Kerouac, fait anodin, dû à une raison précise qu'il m'était (est encore) impossible de révéler, ce que j'appelle une histoire barrée. Empêchement plus ou moins lié à mon histoire de Jules.

Il s'appelait réellement Jules. Quand nous nous sommes rencontrés, l'amour libre n'était guère répandu.

J'essaie, mais raconter une histoire d'amour me paraît impossible. L'amour est fait pour être fait, point. Son défaut est de se montrer bavard, et obstiné, ne pas savoir s'arrêter, vouloir continuer, toujours, et comme une crampe, viser sournoisement à s'étendre sur tout. À l'époque, j'avais souvent des crampes, surtout dans le mollet droit. Pourquoi le mollet, pourquoi droit, je ne saurais dire, mais, d'après la théorie dite du tricot (dont j'avoue modestement être l'inventrice) le principe de causalité demeure incontournable. Tous les auteurs de roman policier savent que le problème du Comment l'emporte sur celui du Qui. Or, chez tout Jules, le Qui insiste. L'identité, donc, frénétiquement, réglait nos rapports, où chacun campait sur sa position. Quant à la crampe, les médecins vous diront que c'est une question de circulation sanguine.

Ce que j'aimais, chez Jules, c'était ce prénom pluriel. Il ne pratiquait guère, lui, le pluriel. L'amour, à ses yeux, était à traiter comme un rituel, processus tortueux incluant la notion d'interdit. Jules avait, dans un visage ordinaire, le regard sombre, intense, de Kafka. Mais pourtant, pourtant, il montrait des dispositions certaines pour faire l'amour. C'est bizarre, finalement, l'amour, pétillant et vulgaire comme un demi de bière, amer pareillement, trop rarement réciproque. On s'aime à tour de rôle, et seulement par moitié.

## PROSES A CONTRAINTES

(Le physique n'est pas tout, dans le sexe, la mémoire aussi fonctionne comme un corps conducteur.)

Du temps de ma grand-mère, c'était pire, paraît-il. Chacun devait se conformer aux mêmes règles, on ne pouvait jamais rien faire de différent. Par exemple, on ne pouvait sortir sans porter un chapeau, même dans un meeting ouvrier. On n'avait pas le choix. Le chapeau symbolisait l'état d'amour conjugal, à cette époque obligatoirement exclusif. Rencontres arrangées par les familles, amoureux ou pas, on s'épousait et, théoriquement, l'affaire était réglée, terminée, plus rien que conjugalité, c'était définitif. Surtout pour les femmes. Plus question d'amour, ni de changement, après le mariage. Charmant, disait ma grand-mère, autant dire la mort, quoi. L'état conjugal remplissait le tout de la vie, si bien qu'il n'y avait plus de place pour autre chose, et qu'on n'était rien. La vie ne s'arrêtait pas, ne continuait pas non plus. Comme si on interdisait la conduite automobile aux détenteurs du permis. Les récalcitrantes étaient punies, ce qu'on justifiait en invoquant l'état de nature. Grand-mère, à la cuisine, le racontait, tout en faisant revenir les petits légumes dans l'huile d'olive. Et, maniant la cuillère en bois, elle évoquait les coiffes bretonnes, les femmes violées sur l'arrière des armées, elle-même ne pouvant pas supporter cette vie, ni s'en extraire, avec garde d'enfants malades, deuils et enterrements, pots de confiture, finissant, à force d'efforts à l'aveuglette, par arriver à bifurquer.

Elle est devenue quelqu'un d'autre, un être à part entière. Sans relations ni cursus universitaire, elle s'est liée avec (« allez donc savoir, les hasards de l'existence ») Gertrud Stein, faillit rencontrer Tzara (« mais pourquoi pas ? »). Elle admirait Gertrud, la considérait comme une personne supérieure. J'ai pourtant mis assez longtemps à rassembler Gertrud avec Stein et pris Gertrud, dans mon ignorance, pour une dame exilée d'origine viennoise.

À travers ses contes, l'histoire m'apparaissait comme floue, j'aurais même dit gauche. Mais cependant, par endroits, de ces récits sans ordre, fragmentés, j'ai conservé des traces mentales étonnamment vives.

Gertrud avait un chat. Souvent, les chats mangent les petits oiseaux. On a trop peu pensé, je pense, à ce phénomène curieux qui s'appelle chaîne alimentaire, par quoi les vivants se tiennent en se mangeant, sans doute la chose la moins pensée, sauf quand il y a une suite, vache folle ou indigestion. Or le chat mangea le serin que Tzara avait confié à Gertrud, une petite bête jaunâtre, l'œil si mélancolique ! Il me semble l'avoir vu de mes propres yeux. J'avais huit ans, quand grand-mère m'en parlait. À peine avez-vous tourné le dos, et crac ! Voilà que la catastrophe s'est produite. Dans le calme hivernal de l'après-midi, vous apercevez le chat, piteux, la tête basse, sur le tapis. Peut-être voulait-il filer en direction de la porte ouverte, mais comme bloqué par une force opposée, il est là, en arrêt, vomissant. Et ce qu'il vomit, ma foi, c'est le serin de Tristan Tzara. Jamais de sa vie grand-mère n'a connu Tzara autrement que par son serin. Elle l'aurait apprécié, je crois,

## CREATIONS

pour sa forte personnalité, car il a été un homme assez remarquable, encore qu'un peu trop brouillon. De toute façon, elle a entrevu son serin, qui d'ailleurs avait l'air d'autre chose, une fois vomé par le chat. C'était rose vif et humide, sur le tapis, une tache comme de tarama, oui, ma perception là-dessus est nette, une bouillie rosâtre, telle que personne n'aurait cru qu'elle avait été un serin, quelques minutes auparavant. Sans parler du chat, immobilisé sur le tapis, comme saisi d'un doute métaphysique sur la validité de l'existence et ce qui l'avait transformée.

La métamorphose d'un serin en tarama ressemble à ce que les animaux subissent, étant mangés. De même l'action, au fil des actes d'une tragédie classique, aspire l'un après l'autre les personnages, qui sont méthodiquement et proprement désossés avant l'éjection finale, au long d'engrenages irréversibles.

Maintenant, je me demande si ce n'était pas un canari. Mais je ne suis sûre de rien. Comment vérifier un souvenir non personnel, souvenir d'un souvenir, quand les nôtres propres excèdent déjà la capacité de mémoriser ? Les animaux ont-ils une forme de pensée ? Le chat gertrudsteinien pensait-il, en le vomissant, au serin dont un canari serait l'apparence et une tache de tarama sur le tapis, l'essence immortelle ? Comment en décider, tout étant un perpétuel renouvellement ? Entre le rose canari et le jaune tarama, le chat reste le symbole de Gertrud et grand-mère réunies dans un cycle inépuisable.

Je me suis toujours demandé ce que je fais dans l'histoire. Suis-je là en figurante ? En actrice ? En tapis ? Ou plutôt en tache de tarama sur le tapis ? Et Jules, alors, que vient-il faire là ? Oui, je sais, l'amour, mais encore ? La guerre ? Le pied de grue ? On n'a pas assez d'une vie pour l'histoire des souvenirs du souvenir, ce qui, je pense, est dommage, car, si on pouvait s'en souvenir, on en tirerait peut-être des vies à l'infini, ou du moins quelque chose comme un fort sentiment d'éternité, qui pourrait être bien agréable, quand j'y songe.

Entraînerait peut-être un autre parcours, par exemple, trajet de Jules.

\*

Quand je suis arrivé au croisement, j'ai vu que la route était barrée. Il était impossible de continuer tout droit. D'après le policier qui réglait la circulation, il était interdit de faire demi-tour. Tout conducteur devait faire un choix, exclusif et définitif, après quoi il n'était plus permis de revenir en arrière ni de bifurquer. Sans savoir pourquoi, j'ai pris à gauche. J'ai souvent pensé par la suite que si j'avais tourné dans la direction opposée, ma vie aurait été toute autre, et ma personne sans doute transformée. Les actes sont irréversibles, mais non la pensée, dont le renouvellement est inépuisable. L'histoire, plutôt que la vie, est peut-être un songe.